

Le père Noël est-il un Roi Mage ?

Michel Tournier

Palmiers des Rois Mages ou Sapins de Noël,
qu'est-ce qui réunit ces deux imageries si disparates ?

La fête de Noël, telle qu'elle se dresse dans notre imagerie, contient un paradoxe qui est né de la progression géographique du christianisme. Partie de l'Orient méditerranéen, la nouvelle religion a cheminé selon une ligne nord-ouest, gagnant la Grèce, l'Italie puis toute l'Europe occidentale. Paul Valéry se demandait quel pouvait être son avenir dans les pays où le pain et le vin sont inconnus, sinon comme des produits exotiques. On peut se poser la même question touchant le climat et les saisons. Je me souviens personnellement de l'étrangeté d'une soirée de réveillon sous les tropiques. On nous avait attablés dans une salle réfrigérée dont les murs s'ornaient de paysages de neige avec sapins et chalets, skieurs et traîneaux. Remontant vers le nord au cours des siècles, le christianisme devait nécessairement connaître des métamorphoses et même des ruptures. La Russie et les pays anglo-saxons ne pouvaient s'accommoder à la longue de l'esprit et du centralisme catholique romain. Les schismes orthodoxe puis protestant marquent la naissance d'un christianisme non méditerranéen, tantôt océanique, tantôt continental.

Chaque ethnie et même chaque individu est libre de se reconnaître plus particulièrement dans telle ou telle page des évangiles. Tandis que le génie espagnol, porté au dolorisme avec toutes les nuances sadiques que cela comporte, privilégiait le supplice de la croix, les pays nordiques se sont sentis plus particulièrement inspirés par la nativité. Noël est donc d'abord une fête nordique, et son importance n'a fait que croître à mesure que

l'évangélisation remontait vers les pays à fort contraste entre été et hiver. Noël n'est sans doute pas situé pour nous au cœur de l'hiver, il en est seulement le seuil et comme l'inauguration solennelle, et il faut reconnaître que rares sont les années où nous le fêtons sous la neige. Mais il se place dans notre calendrier au moment des jours les plus courts, des nuits les plus longues, et cela sans doute est plus important encore. Noël se doit d'être une fête nocturne. C'est d'ailleurs sous l'influence des pays nordiques que la naissance du Sauveur a été située le jour du solstice d'hiver, d'abord parce qu'il marque la mort et l'immédiate renaissance du soleil. L'Eglise pensait aussi par là substituer le culte de Jésus à celui du soleil, et elle y est presque parvenue, si ce n'est que le vieil esprit païen perce en bien des points sous l'enluminure évangélique, et menace de la gauchir. Et pourtant le rapprochement de l'idée du Sauveur et de celle du soleil est explicite, aussi bien dans les Évangiles (Matthieu dit que sur le mont Tabor la transfiguration rendit le visage de Jésus "radieux comme le soleil") que par exemple dans la forme de l'ostensoir (ou monstrance) où l'hostie consacrée est offerte à l'adoration des fidèles.

Il n'en reste pas moins que l'imagerie de la nativité – la crèche, le bœuf et l'âne, les bergers, puis la fuite en Égypte devant la menace d'Hérode – et celle du Noël nordique – le vieillard à barbe blanche dans sa huppelande rouge menant son traîneau mené par des rennes et chargé de cadeaux – oui, ces deux imageries pourraient paraître singulièrement disparates voire irréconciliables. J'emploie à dessein ce



conditionnel, car il existe indiscutablement une passerelle entre ces deux décors également magiques, que dis-je une passerelle! Un pont d'une somptueuse architecture: les Rois mages. Oui, la question doit être posée car sa portée est vaste: le père Noël est-il un Roi mage ?

Les Rois mages ne sont mentionnés que dans un seul évangile, celui de Matthieu. Leur succès a été immense dans l'histoire de la peinture. De Jean Fouquet à Botticelli et de Dürer à Rubens ou à Poussin, le thème de l'adoration des mages est presque devenu un exercice d'école. Rien de plus "pictural" il est vrai que le contraste entre la pompe orientale des rois venus d'Arabie Heureuse et le dénuement de la Sainte-Famille, le prosternement du pou-

voir temporel devant la faiblesse illuminée par l'Esprit. Cet épisode touchant et superbe de la nativité est porteur de deux leçons traditionnelles.

La première leçon est œcuménique. L'écumène, c'est l'ensemble des terres habitées, un beau et tendre mot qui mériterait d'entrer dans l'usage courant. Les Rois mages sont des étrangers. Ils viennent d'horizons lointains. Il y a traditionnellement un nègre africain parmi eux. Dès la conquête du Nouveau Monde, on a vu des "adorations" américaines où figure un chef peau-rouge. Cela indique assez que le christianisme est ouvert à tous les hommes, quelle que soit leur race ou leur origine [...].

La seconde leçon de l'adoration des mages condamne le misérabilisme abusivement at-

tribué au christianisme par une certaine tradition. Certes Jésus est né dans une étable et ses parents voyagent comme des vagabonds. Mais les princes orientaux accourent. "Ils ouvrirent leurs trésors et offrirent l'or, l'encens et la myrrhe." Les bergers avaient sans doute apporté des dons alimentaires ou utilitaires, lait, fromage, laine. Avec les mages, c'est le luxe le plus pur qui arrive. Qu'a donc à faire la Sainte-Famille d'or, d'encens et de myrrhe ? Rien justement, mais un cadeau de Noël ne se doit-il pas d'être inutile ? Y a-t-il plus triste disgrâce pour un enfant que de se voir offrir pour Noël des chaussettes, un cache-nez ou un cahier d'écolier ? Jésus se gardera d'oublier cette leçon de luxe désintéressé que les rois lui avaient donnée à un âge si tendre. Lorsque, dans la maison de Simon le lépreux, Marie-Madeleine répand sur lui un parfum de grand prix, les disciples s'indignent de cette prodigalité. Ne vaudrait-il pas mieux faire l'aumône aux pauvres ? Jésus les reprend durement. Ils ne manqueront jamais de pauvres à qui faire l'aumône, mais lui, Jésus, combien de temps sera-t-il encore parmi eux ? Comme l'assure Matthieu, le vrai chrétien ne se soucie pas davantage de ses vêtements que le lys des champs, mais il n'en est pas moins que lui splendidement vêtu par la Providence.

Combien étaient les Rois mages ? Matthieu ne le dit pas. La tradition qui en compte trois repose sur les trois dons – or, encens, myrrhe. Mais le texte que nous avons cité ne dit nullement qu'il y avait un roi pour chaque cadeau. Aussi bien leur nombre varie-t-il selon les récits et les représentations. Le romancier allemand Edzard Schaper a écrit un roman intitulé *Le Quatrième Roi mage*. Je lui ai demandé s'il

s'était appuyé sur une légende connue. Une légende russe m'a-t-il répondu. L'Église orthodoxe se sentait humiliée de n'avoir pas eu de représentant à Bethléem. La légende voulut donc qu'un prince russe se soit mis en route avec un chargement de cadeaux. Mais parti de plus loin que les autres et surtout constamment retardé par les aumônes qu'il ne pouvait s'empêcher de faire en chemin, il était arrivé trop tard – et les mains vides – à Bethléem. Ensuite il avait erré trente-trois ans à la recherche de Jésus qu'il n'avait trouvé finalement que le Vendredi saint au pied de la croix avec sa seule âme comme cadeau à lui offrir. Avant Edzard Schaper, cette merveilleuse histoire avait été racontée par le pasteur américain Henry L. van Dyke (1852-1933). Je m'en suis moi-même inspiré dans mon roman *Gaspard, Melchior et Balthazar*.

Un homme menant à travers la steppe russe enneigée un attelage de rennes avec un traîneau chargé de cadeaux qu'il distribue en cours de route... Ce portrait du quatrième Roi mage inventé par la mythologie orthodoxe, n'est-ce pas le père Noël que nous cherchons ? Pour achever l'identification, il suffirait de dire qu'il a renoncé depuis deux mille ans à trouver l'Enfant Jésus, et qu'ils se contentent de combler de cadeaux tous les petits enfants qu'il rencontre. Quant à sa barbe blanche, elle nous rappelle sa très longue quête, toutes ces années de généreuse cavalcade. Ainsi sera peut-être renoué le fil d'or entre deux imageries également chères à nos cœurs puérils.

Texte publié en préface du livre intitulé Noël, une anthologie des plus beaux textes de la littérature française, l'Archipel, 1991

A + A = 0

Michel Tournier

Les Météores, un livre incontournable si l'on s'intéresse au thème des jumeaux. Mais qu'est-ce qui a incité Michel Tournier à écrire sur ce sujet ?



Poussées par notre curiosité, lors d'un après-midi ensoleillé de février, nous quittons la capitale et cheminons allègrement vers la vallée de Chevreuse.

Un village... deux villages... la scierie que nous laissons sur notre droite : nous sommes arrivées. Rien ne bouge, pas un chat. Une grande maison paisible, à côté de l'église, à l'ombre de ses grands pins, se tient au milieu d'un jardin, derrière sa grille. En haut d'un perron chaotique, nous sommes accueillies chaleureusement et entrons rapidement dans le vif du sujet.

Un chemin d'écriture

Lorsqu'on évoque la gémellité, *Les Météores* s'avère être le livre de référence. Or Michel Tournier affirme d'emblée ne pas être jumeau et n'avoir aucun cas de gémellité ni dans sa fratrie ni dans son entourage. De toute façon, le roman autobiographique ne l'intéresse pas, il y est même hostile. Comme Zola qui n'a jamais parlé de lui-même dans ses livres, Michel Tournier, quels que soient les romans, *Vendredi, ou les limbes du Pacifique, La Goutte d'or...*, n'aborde que des sujets qui lui sont totalement étrangers.

Ne sachant rien de la question il s'informe, fait



des enquêtes très poussées allant même jusqu'à parcourir, en pleine nuit, les couloirs du métro parisien pour son prochain sujet : les vampires. Toutes ces expériences sont choisies et enregistrées en fonction du roman qui existe déjà dans sa tête avant même d'être écrit. "*Quand je m'assois à ma table pour écrire, je ne connais pas l'angoisse de la page blanche, je n'ai que des problèmes de rédaction*", nous dit-il.

Pour écrire *Les Météores*, Michel Tournier a entrepris le tour du monde. Il a interrogé de nombreux jumeaux et jumelles, rencontré le Professeur René Zazzo, grand spécialiste de la gémellité, séjourné dans une maison pour enfants handicapés, pataugé dans les dépôts d'ordure de Miramas près de Marseille, fait des tournées avec les éboueurs, visité l'usine d'incinération d'Issy-les-Moulineaux. "*Aucun livre ne m'a demandé autant d'enquêtes car ce sont des choses qui ne s'inventent pas*", précise t-il.

Ce qu'il apprend lui permet d'écrire l'histoire de ces deux vrais jumeaux, Jean et Paul (Jean-Paul), qui, lorsqu'ils dorment, sont "rendus au plus intime d'eux-mêmes, ramenés à ce qu'il y a de plus profond et de plus immuable — ramenés à leurs *fonds-commun* — [...] sont indiscernables. [...] Leur ressemblance immaculée est l'image des limbes matriciels d'où ils sont sortis. Le sommeil

leur restitue cette innocence originelle dans laquelle ils se confondent.”

Et, quand ils se réveillent, seule leur mère, Maria-Barbara, est capable de cerner leur différence. “Le vent est passé sur eux, et ils sont parcourus par le même frisson. Ils se dénouent. L’environnement reprend possession de leurs sens. Ils s’ébrouent, et les deux visages répondant différemment à l’appel de la vie extérieure deviennent ceux de deux frères, celui de Paul, sûr de lui, volontaire et impérieux, celui de Jean, inquiet, ouvert, curieux .” (*Les Météores*)

La volonté d’être soi

Qui de l’hérédité ou du milieu fait l’homme ? Michel Tournier, à partir de ces vrais jumeaux, avec leur même formule héréditaire, leur appartenance à un même milieu, une éducation identique met en évidence qu’outre la prépondérance du milieu dans la construction de l’individu, “*intervient un troisième élément capital, la liberté individuelle*” : la personnalité et la volonté d’être un individu à part entière.

Jean et Paul coïncident “la plupart du temps dans une harmonie identitaire heureuse”, mais il arrivait à Jean, comme le relate Paul “— et cela de plus en plus souvent à mesure que nous approchions de l’adolescence — de se cabrer et de dire non à ce qui pourtant était dans le droit fil de la gémellité. C’est ainsi qu’il refusa obstinément d’utiliser un petit téléphone à piles qui nous aurait permis de communiquer d’une pièce à l’autre de la maison. [...] C’est avec une véritable colère qu’il rejeta l’un de ces vélos tandem [...]. En vérité, il laissait entrer dans notre cellule des choses présentant de subtiles affinités avec notre condition, mais il ne supportait pas les allusions par trop grossières à notre gémellité.”

Jean, qui au fil du temps manifeste des goûts différents, rejette de plus en plus le jeu de Bep¹, fuit “une symbiose, qui n’[es]t pas amour, mais oppression”. Il va aussi se servir de sa fiancée, “Sophie pour briser ce qu’il y avait pour lui de plus contraignant, de plus étouffant, la cellule gémellaire”. Au contraire de Paul, “le garde des sceaux gémellaire”,

Jean, qui vit avec un certain malaise la mainmise de son frère, “ne cesse, lui, de renier ses origines”, choisit la vie, éprouve “le besoin impérieux d’exister”, et refuse la confusion, “l’équilibre immobile gémellaire”.

Le voyage va permettre à Jean, au prix d’une certaine métamorphose, de mettre à distance son frère, en témoigne les onze portraits de Jean que Paul va être amené à contempler. “Rarement l’élan initial qui est la source même de chaque être a été aussi crûment mis à nu. Et à mesure que grâce à eux j’apprends le chiffre de mon frère — en le connaissant de mieux en mieux à travers ces onze étapes — je m’y reconnais de moins en moins. [...] Si tel devait être l’aspect actuel de Jean, il faudrait admettre qu’en très peu de temps son instabilité malade, sa brûlante passion d’horizons nouveaux ont profondément altéré son visage. Dans ce masque, je ne vois qu’une fièvre de vagabondage qui tourne à la panique dès qu’un séjour quelconque menace de se prolonger. [...] Ce n’est plus un visage, c’est une rose des vents. Se peut-il que le départ de Sophie et ce long voyage aient simplifié mon frère à ce point ? On dirait qu’il est en train de se désagréger pour se dissiper à la fin, comme ces météorites qui fondent dans une gerbe de flammes au contact de l’atmosphère et disparaissent avant de toucher terre. Ce destin de mon frère-pareil s’éclaire par l’enrichissement continu dont je me sens bénéficier au contraire d’étape en étape. [...] Je m’engraisse de sa substance perdue, je m’incorpore mon frère fuyard...” (*Les Météores*)

Hérédité et milieu

“*L’homme est-il le produit de l’hérédité ou celui du milieu ?*” s’interroge Michel Tournier. Ici, deux modes de pensée s’affrontent. En fait, la réponse a varié selon les époques. Pour l’aristocratie de l’Ancien Régime, pour la droite, l’individu, pur produit de l’hérédité, n’est rien s’il n’a pas d’ancêtres. À l’inverse, la Révolution affirme que l’individu n’est pas le produit de ses ancêtres, mais celui de son milieu et que, pour faire progresser l’humanité, il faut améliorer le milieu : envoyer les enfants à l’école, les

ouvrir au monde ; ceci est une idée reprise par la gauche. Pour les nazis, quelques siècles plus tard, tout découle de l'hérédité. Aujourd'hui cette question riche et complexe n'a pas fini d'être débattue. *"Je n'ai pas besoin de vous dire que dans cette alternative, mon cœur penche plutôt à gauche, nous confie Michel Tournier, tout ce qu'il y a de positif en moi, je le dois au milieu intelligent et ouvert que mes parents m'ont donné, pas à l'hérédité. L'hérédité existe, mais c'est un substrat informe, sans valeur et dont on tire des choses peu intéressantes : la couleur des yeux, des cheveux, peut-être la taille, la santé, une certaine ressemblance physique. Mais là encore, le visage reflète le milieu."*

"Ce que mes enquêtes sur les jumeaux m'ont appris, c'est que l'homme est un être libre." Les vrais jumeaux, avec leur même formule héréditaire, leur même milieu, se séparent, s'opposent l'un à l'autre, ne veulent pas être le même individu.

Ce jeu d'opposition conduit Jean et Paul autour du monde. *"J'ai séjourné dans tous les pays avec comme défi de fournir, pour chaque pays, la formule gémeillaire de chacun d'eux car les jumeaux vont vivre leur gémeillité dans ces pays."* Venise et ses miroirs, les "villages jumeaux" d'El-Kantara, l'Islande, le Japon, Yokohama, Vancouver, le Canada, Berlin. Le hasard a voulu que Michel Tournier se trouve dans cette ville au moment de la construction du mur, ce qui lui fait dire : *"J'ai été le seul à savoir pourquoi Walter Ulbricht a édifié ce mur, c'était pour séparer définitivement mes jumeaux..."*

Étape importante pour Paul qui, mutilé, cassé en deux, "dont la moitié est dans le ciel", perd définitivement son frère et acquiert une sorte d'affinité avec le ciel et la terre, une solidarité entre "son état physique et la météorologie". *"Il ne faut pas oublier le titre de mon livre : Les Météores, car il existe un lien entre la gémeillité, le ciel et la météorologie, lien qu'on retrouve dans de nombreuses mythologies africaines."*

Paul, cloué sur son lit dans la maison de son enfance, voit passer, dans le ciel au milieu des nuages, le cortège nuptial de ses parents, Edouard et Maria-Barbara, clin d'œil de Michel Tournier à ses propres parents : *"Je n'ai jamais eu de photos*

aussi charmantes de mes parents que celles du jour de leur mariage. C'est une imagerie que je trouve délicieuse et je l'ai reportée dans les dernières lignes de mon roman. Je suis très content de ce cortège nuptial."

Le thème des jumeaux occupe le devant de la scène, mais le couple humain est le grand sujet du livre. *"J'ai pris tous les couples, celui des jumeaux ($A + A = 0$), le couple des parents des jumeaux ($A + B = C$, l'enfant) qui est le couple normal, si j'ose dire, et puis il y a l'homosexuel ($A = A$), celui de l'oncle Alexandre, le dandy de la gadoue."* L'homosexuel, tel que Michel Tournier le décrit dans le roman, *"est un jumeau qui n'a pas de jumeau. Malheureux parce qu'il lui manque son alter ego, il le cherche mais naturellement il ne le trouve pas. Homo veut dire égal, $A = A$, mais il n'y a qu'un A."*

Il faut lire et relire ce livre admirable par sa construction, sa finesse d'analyse et son sérieux ; il faut lire et relire cette histoire derrière laquelle se cachent bien d'autres choses...

Toute l'esthétique de Michel Tournier est résumée par ces trois vers, extraits du recueil de poèmes *Le Chiffre des Choses* de Lanza del Vasto, écrivain sicilien de langue française avec qui il était très lié :

*Au fond de chaque chose un poisson nage
Poisson, de peur que tu n'en sortes nu
Je te jetterai mon manteau d'images.*

Trois vers que l'auteur des *Météores* transforme ainsi :

*Au fond de chacune de mes histoires,
il y a une vérité métaphysique
Vérité métaphysique de peur que tu n'en sortes nue,
Je te jetterai mon manteau d'histoires, de pêche,
de chasse, de voyages, de mort et d'amour.*

Propos recueillis par Sophie Rismont

Note :

1. "La cryptophasie, l'éolien, la stéréophonie, la stéréoscopie, l'intuition gémeillaire, les amours ovales, l'exorcisme préliminaire, la prière tête-bêche, la communion séminale, et bien d'autres inventions [...] font le jeu de Bep".

l'auteur :

Michel Tournier n'est plus à présenter. Auteur de nombreux livres, il vient de publier *Les Vertes Lectures* chez Flammarion.



Photo de l'auteur.

Michel Tournier et le roman vampire

/ Entretien avec Michel Tournier

Quand un grand auteur rencontre un grand thème.

En son presbytère entouré d'un jardin clos de vieux murs, Michel Tournier voit de sa fenêtre un autre enclos, le cimetière, lieu d'aboutissement de tant de vies brisées et englouties sous leurs pierres tombales, dont celle de la famille Montsanglant, un nom bien romanesque pour un auteur ayant comme projet d'écrire un roman sur le vampirisme.

Cette situation géographique lui permet d'observer et de se consacrer à son œuvre. *“Sans assez de talent pour écrire des romans d'amour”*, il va plutôt s'intéresser aux *“grands sujets”* : la guerre de 1939-45 pour *Le Roi des Aulnes*, la solitude pour *Vendredi et les limbes du Pacifique*, la gémellité pour *Les Météores*. *“Plus on creuse ces grands sujets, plus ils vous enrichissent ; et plus ils demandent de travail et plus ils sont repris au fil du temps.”*

Ainsi les *“robinsonnades, qui commencent avec Daniel Defoe en 1719, vont agir comme autant de graines dispersées par le vent produisant là où elles tombent des*

le goût du sang. *“Varierait-il d'une personne à l'autre ?”* *“Il y a un sang que tout le monde goûte, c'est le sien.”* Dans *Le Roi des Aulnes*, on trouve un épisode vampirique au début du livre : dans une cour de récréation, des enfants jouent ; l'un d'entre eux tombe, se blesse au genou et oblige un petit à s'agenouiller pour lécher sa plaie.

Michel Tournier s'interroge aussi sur le rapport fondamental entre le sang et le vin. Toute la religion chrétienne repose sur ce symbole essentiel. Le vin est une sorte de sang laïque, de sang profane. Il y a une affinité profonde entre le vin et le sang. *“Un ivrogne est un vampire qui a mal tourné. Au lieu de boire du sang, il boit du vin. Et il se trouve, comme par hasard, que ce sont les pays chrétiens qui boivent le plus de vin.”* Sa couleur exceptionnellement rouge pose problème pour l'Eucharistie. Jésus n'a sûrement pas créé l'Eucharistie avec du vin blanc. Jean Husse, qui s'était opposé à l'introduction du vin blanc, a été en partie

exécuté parce qu'il exigeait du vin rouge comme vin de messe.

Un autre sang est aussi fondamental, celui des menstrues. Pour certains hommes, une femme n'est désirable que lorsqu'elle saigne. *"Il y a cinquante ans,"* nous dit Michel Tournier, *"j'ai connu, à la Sorbonne, un philosophe, roumain comme Dracula. Un jour, je lui ai posé une question. Explique-moi comment tu fais, tu es laid comme un pou, tu as une bouche fendue jusqu'aux oreilles, tu as un gros ventre qui tombe par terre, tu as des genoux qui se rejoignent et, en plus, tu n'as pas un sou. Et je te vois toujours avec des ravissantes jeunes filles qui paraissent folles de toi. Comment fais-tu ? C'est extrêmement simple, me répondit-il. Je suis un cas exceptionnel, j'aime les femmes, alors que la plupart des hommes ne les aiment pas. Ils les désirent à la rigueur, mais ils ne les aiment pas vraiment. Et pour moi la femme, c'est le sang. Et les femmes qui me rencontrent s'en aperçoivent et m'accueillent."*

Hermine ou le goût du sang

Ce roman reste à écrire, mais il ne le sera probablement jamais. Michel Tournier a commencé à observer, la nuit, les réunions de vampires dans les cimetières et dans le métro parisien, lieu des "malemorts", mais il lui faudrait y retourner, et la force pour réaliser ces enquêtes lui manque. Pour étudier le sang et son symbolisme dans la religion chrétienne, il devrait passer des journées entières au Sacré-Cœur, haut lieu du culte du sang à Paris. *"À l'époque de Louis XIV, la grande inspiratrice de ce culte, Marguerite Marie Alacoque, une sainte totalement vampirique, se nourrissait du sang de Jésus. Par bonheur, elle a laissé un cadeau génial, son autobiographie dans laquelle elle raconte des choses à vous faire dresser les cheveux sur la tête."* "Femme vampire par excellence", elle a sa statue dans l'église du Sacré-Cœur et a été canonisée, mais *"elle le méritait car elle a eu une drôle de vie"*.

Hormis ce travail d'enquête, une deuxième raison, peut-être la plus importante, retient Michel Tournier. Tous ses romans débutent en effet au niveau de l'ordure, de l'ignominie, pour se terminer en apothéose.

Avec ce sujet, il sent au contraire une aspiration vers le bas, *"un pataugement dans le sang"*. *"Je ne me vois pas décoller avec cela. Il y a un vers de Baudelaire, que je mettrai volontiers en exergue : Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige. C'est épouvantable quand on y songe. On ne peut plus rien faire après cela. C'est la fin de tout."*

On ne peut que le regretter car tout est là, son héroïne (une femme, plutôt qu'un homme!) qui n'a pas faim, mais soif de sang, et qui veut être aimée. *"Sans être un fauve comme on l'a souvent dépeint, le vampire est fragile. Touchant, il inspire la pitié parce qu'il a besoin de sang, d'énergie, de tout : c'est un être dévitalisé."* *"Réfléchissez au sens du mot 'exsangue' qui veut dire qui manque de sang. Le vampire est exsangue et titube dans l'obscurité. Vous voyez, ce n'est pas du tout le vampire de Nosferatu, la bête fauve qui se jette sur la gorge des gens pour les égorger."* Le vampire est un homme qui rate sa mort, et qui revient. Revenant malemort, il faut qu'il recommence.

Il y a un côté fusionnel dans le vampire. *"François Valéry, fils de Paul Valéry, m'a raconté qu'à la fin de sa vie, son père recevait, une fois par semaine, la visite d'un jeune homme, recruté parmi les pompiers de Paris, qui, avec un groupe sanguin identique au sien, lui donnait du sang. François Valéry avait constaté une relation assez particulière entre ce jeune homme et son père"*. Une relation vampirique?

"Pour mon vampire qui serait une femme, j'ai cherché un prénom féminin vampirique qui évoque d'abord la pâleur et ensuite la cruauté." Pour la pâleur, il songe d'abord à Blanche, mais ce prénom lui semble trop mou. Il en trouve un autre, Hermine. Et le hasard a voulu qu'il découvre un admirable chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, *La Femme à l'hermine* : *"Portrait mille fois plus beau que celui de La Joconde et qui aurait pu illustrer la couverture du livre de poche. [...] Cette femme blême, à l'air plutôt cruel, tient une hermine dans ses bras. Ce roman aurait pu s'appeler Hermine ou le goût du sang."* Pour le titre, Michel Tournier ne peut plus en effet utiliser le mot vampire déjà pris pour son recueil, *Le Vol du vampire*, ce qu'il regrette, ainsi que cette métaphore qui lui semble aujourd'hui trop lourde-: *"Un livre écrit, mais non lu, n'existe pas pleinement. Il ne possède qu'une demi-existence. C'est une vir-*



La dame à l'hermine. Léonard de Vinci (1488 –1490).

œuvres nouvelles, profondément influencées par la mentalité et le climat du pays”. “On dirait que chaque génération a éprouvé le besoin de le raconter, de se reconnaître et ainsi de mieux se connaître à travers cette histoire.” Robinson Crusoe a très vite cessé d’être un héros de roman pour devenir un personnage mythique, dont la popularité a éclipsé celle des auteurs.

Sur les traces du vampire

Le thème des vampires est aussi à l’origine d’une abondante production littéraire. Pour Michel Tournier, le premier grand texte vampirique se trouve dans le Livre IX de l’*Odyssee*. Ulysse souhaite consulter un sage, le défunt Tirésias. Il se rend donc en enfer qui, pour les grecs de cette époque, était Gibraltar. Après avoir creusé un trou devant la porte, il égorge une vache afin que son sang emplisse cette cavité. Attirés par l’odeur du sang, les morts exsangues, pour pallier leur faiblesse déchirante, arrivent en titubant et se jettent à plat ventre pour boire le sang de l’animal. Et alors, “*épisode absolument admirable*”, Ulysse aperçoit au milieu de “*ces têtes sans force*”, sa mère dont il ignorait la mort et Tirésias. Ulysse, sans aucune difficulté, écarte de son épée les morts pour laisser place à Tirésias et s’entretenir avec lui.

Avant d’entamer l’écriture de ce roman, comme toujours, Michel Tournier a entrepris des recherches, y compris médicales. Il a mené des enquêtes sur le terrain et lu l’abondante littérature vampirique d’Europe centrale, qu’il estime “*lamentable*” : “*Ces auteurs n’ont pas pris le problème à bras-le-corps. [...] Pas un seul n’a fait la démarche élémentaire de rechercher quels pouvaient être les symptômes médicaux extérieurs d’un homme ou d’une femme à qui, tous les jours, on prélève une quantité de sang trop importante pour qu’il puisse être renouvelé en vingt-quatre heures. [...] À quoi peut-on reconnaître quelqu’un qui est en train de mourir de vampirisation ? [...] Essayez d’imaginer Thomas Mann écrivant La Montagne magique en ne se souciant pas de la tuberculose pulmonaire. Ce serait monstrueux, inimaginable, or ils en sont tous là.*”

Autre élément capital qui n’a pas été abordé :

tualité, un être exsangue, vide, malheureux, qui s’épuise dans un appel à l’aide pour exister. L’écrivain le sait et, lorsqu’il publie un livre, il lâche dans la foule anonyme des hommes et des femmes, une nuée d’oiseaux de papier, des vampires secs, assoiffés de sang, qui se répandent au hasard en quête de lecteurs. À peine un livre s’est-il abattu sur un lecteur qu’il se gonfle de sa chaleur et de ses rêves. Il fleurit, s’épanouit, devient enfin ce qu’il est : un monde imaginaire foisonnant, où se mêlent indistinctement [...] les intentions de l’écrivain et les fantasmes du lecteur.” (*Le Vol du vampire. Notes de lecture – Mercure de France*). Aujourd’hui, il estime que la lecture ne se passe pas tout à fait comme cela.

Michel Tournier préfère revenir au sens traditionnel du terme. “*Un vampire est un animal, telle la roussette, ou un être humain qui vit et se nourrit de sang.*”

Même s’il fait ce choix, nous sommes tentés, nous, de rester au niveau de la métaphore. Par l’exigence dont il a fait preuve dans son œuvre, nous pouvons nous demander s’il ne s’est pas laissé vampiriser par celle-ci. Ce que pourrait suggérer la phrase de Chateaubriand qu’il nous livre à la fin de notre entretien.

“Il est établi dans son presbytère, comme une garde avancée aux frontières de la vie pour recevoir ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs, un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre (*je ne l’ai pas!*) composent l’héritage de ce roi des sacrifices.” (Chateaubriand, *Le Génie du Christianisme*.)

Propos recueillis par Sophie Rismont.